

Antonia POZZI : *Une vie irrémédiable. Poèmes, écrits*. Édition bilingue établie par Matteo Mario Vecchio, traduction de Camilla Maria Cederna (Laborintus, 16 €).

Il convient tout d'abord de rendre hommage à Matteo Mario Vecchio pour le choix judicieux des textes d'Antonia Pozzi qui composent cette anthologie, beaucoup trop maigre à mon goût, mais tout entière focalisée sur la conviction que « la poésie est une catharsis de la douleur ». Il faut tout autant saluer Camilla Maria Cederna dont le scrupuleux travail de traduction est placé sous le signe de « l'ouverture, du dialogue, du métissage et du décentrement » afin de mieux faire sentir au lecteur le « souffle troublant » animant les poèmes et de le familiariser avec la « syntaxe complexe » et rétive des écrits en prose.

Prise en tenaille entre une famille confortablement vautrée dans le conformisme bourgeois et les sicaires de la dictature fasciste, Antonia Pozzi, née en 1912, met fin à ses jours, le 2 décembre 1938, peu après l'édiction des lois antijuives qui frapperont quelques-uns de ses amis. Son œuvre est entièrement posthume. Voilà pour la biographie. Car ce qui a fait le menu de sa vie (études, vacances, voyages) a nourri trop de désillusions et de fausses promesses<sup>1</sup>.

Dès ses premiers poèmes (seule une douzaine nous est donnée ici), Antonia Pozzi a la prémotion de son acte fatal. La mort est sans cesse présente (la sienne et celle des mots), semblable à « une chute d'oiseaux qui tombent / quand leurs ailes ne les portent plus » (in *La vie*, août 1935), ou encore « ...dans ma nuit conquise / tu brilleras, feu blanc, / en parlant de ma mort aux vivants » (in *Message*, 21-22 juin 1937). Parfois, l'intensité bouillonnante du désir vital est irrémédiablement tarie par un désespoir qui la laisse « la nuit / allongée sur le pré, les veines vides : / les étoiles — à lapider enragées / ma chair desséchée, morte » (in *Chant sauvage*, 1929). Elle a dix-sept ans ! Et cette image sépulcrale revient, toujours en 1929, sous sa plume dans les derniers vers du *Chant de ma nudité* : « seule, / allongée sur le dos sous trop de terre, / je resterai, quand la mort aura appelé »<sup>2</sup>.

Les écrits en prose occupent, quant à eux, quatre courtes sections : *Extraits de la Correspondance*, *Extraits du Journal*, *Extraits du Mémoire de maîtrise sur la formation littéraire de Gustave Flaubert* et *Extraits de l'ébauche de l'essai sur Giordano Bruno*. On touche ainsi à l'éclectisme de la veine créatrice d'Antonia Pozzi. Laquelle avait besoin de partager son désarroi avec des poètes comme Tullio Gadenz, Paolo Treves — à qui elle confie, par exemple, son désir de « vaincre le poids mort des mots inanimés, les rendre vivants... » — ou Dino Formaggio

1. Il existe une biographie bilingue, italien-français, établie sous la direction de Laura Oliva : *L'Opera e la vita. « Parole » di Antonia Pozzi. L'œuvre ou la vie. « Mots » d'Antonia Pozzi*, traduction d'Ettore Labbate (Bem, Peter Lang, 2010).

2. Je tiens à signaler également la publication en français d'un volume de poèmes d'Antonia Pozzi sous le titre *La Vie rêvée*, traduit et présenté par Thierry Gillyboeuf (Arfuyen, 2016) et aussi *La Route du mourir*, traduit et préfacé par Patrick Reumaux (Librairie Élisabeth Brunet, 2009). Précieuses publications à joindre à la présente édition pour faire « vivre » Antonia Pozzi.

qu'elle convainc de « perforer avec patience » « la masse inerte, épaisse, grise, des phrases déjà faites ». Des quelques fragments de son *Journal*, je tire cette réflexion d'une lucidité terrible sur l'impossibilité de « cueillir une seule petite feuille du laurier de l'art — sans la payer de sa vie ». Conclusion lapidaire : « Il faut naître une deuxième fois. » Enfin, l'intérêt serré que cette travailleuse infatigable porte à Flaubert lui permet de s'arrimer à la certitude que l'écriture est « la résolution vivante d'un problème de vie ». J'avoue toutefois mon impuissance à comprendre ce qui l'a fascinée dans la personne et la pensée de Giordano Bruno, intrépide iconoclaste au demeurant. Il y a encore beaucoup à connaître de cette œuvre sans effets littéraires, portée par un souffle trop puissant et en partie tuée dans la fleur de l'âge, comme celle qui l'a produite. Que ces deux vers écrits par son attentif ami Vittorio Sereni lui soient dédiés : « E la leggera te ne vai sul vento / Ti perdi nella sera. »

Jean-Louis JACQUIER-ROUX

Wen ŠTRPKA : *Un fragment de forêt (d'endlessesque)*, traduit du slovaque par

Silvia Mjénka (*Le Costor Astral*, 15 €).

Aux côtés des années soixante, un groupe de poètes se découvre des pratiques propres à la